

Sidonie

Laitière à Paris

Illustration de couverture : *Le Petit Journal*, Supplément illustré (détail),
14 juillet 1895, collection particulière. © iStock/Duncan P. Walker

ISBN : 979-10-359-6025-4

© Tiphaine Burtin – 2022

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés.

Tiphaine Burtin

Sidonie

Laitière à Paris

Prologue

Paris, Prison Saint-Lazare, Novembre 1867

Nom : Vautier. Prénom : Sidonie. Âge : Dix-huit ans.
Profession : Laitière.

Voilà ce qu'on peut lire sur les registres de la Préfecture de police, où les sergents m'ont conduite après m'avoir arrêtée cette nuit. Là-bas, un homme dans un bureau m'a accusée de vol, mes souliers seraient « trop beaux pour une laitière ». Qu'est-ce que ça veut dire, trop beaux pour une laitière ? Parce que je ne suis pas riche, parce que je travaille, je n'ai pas le droit d'avoir de beaux souliers ? C'était la première fois de ma vie que j'avais des souliers neufs. J'ai peur que ce soit aussi la dernière.

Aujourd'hui, je porte des sabots, une robe noire rapiécée et un bonnet noir. La religieuse qui me les a donnés m'a expliqué qu'après ma condamnation, mon bonnet serait marron et que je serai transférée dans un autre bâtiment de la prison. Car c'est bien là que je suis, à la prison pour femmes de Saint-Lazare. Moi, Sidonie Vautier, en prison. Parce que je portais des souliers « trop beaux pour une laitière ». Parce qu'on ne m'a pas laissée expliquer d'où ils venaient. Que diraient mes parents s'ils me voyaient ? Et qui va se soucier de moi, à présent ? Sidonie la laitière, c'est bien, mais Sidonie la voleuse, ça non ! On ne fréquente pas les voleuses, et encore moins les prisonnières de Saint-Lazare. Berthe, Rosalie, Léontine, Alphonse, est-ce qu'ils penseront encore à moi ? Et Eugène ?

Chapitre 1

Belleville, lundi 16 octobre 1865

Je m'appelle Sidonie Vautier, donc. J'ai seize ans, mais j'ai déjà connu bien des malheurs. Mes parents et mes deux frères sont morts du choléra pendant la grande épidémie de 1865. J'ai perdu ma famille, mais aussi mon logement : avec un seul salaire, je ne pouvais pas payer le loyer.

J'habite à Belleville, je suis née là-bas. On avait une pièce pour nous tous seuls, avec deux lits, une table et deux chaises. C'est un luxe, apparemment, d'avoir deux lits ; beaucoup ici n'en ont même pas un seul... On n'était pas malheureux, comparés à nos voisins qui, parfois, s'entassaient à dix ou plus dans un même logement. Mais on avait cinq salaires : papa était balayeur, maman et moi, laitières, et mes deux frères ouvriers dans le bâtiment. Je ne me souviens pas quel âge j'avais quand j'ai commencé à accompagner maman dans ses tournées. Je crois que c'était dès que j'ai su marcher. Quand j'ai eu quatorze ans, maman a dit qu'il était temps que j'aie ma propre clientèle. Alors, avec papa, ils ont pris dans leurs économies pour m'acheter une charrette, des pots, des louches et quelques bols aussi. Oh, ce que j'étais fière le premier jour !

Laitière, c'est pas un métier facile. D'abord, je dois aller chercher le lait. Pour ça c'est facile, je vais à la vacherie de Belleville. Là-bas, il y a plein de vaches qui sont traites, et on achète directement le lait qu'on va ensuite vendre dans les beaux quartiers de Paris. Je transporte tout dans une charrette à bras, c'est rudement lourd et, à la fin de la journée, j'ai le dos, les bras et les mains cassés ! Je dis la journée mais, en fait, je vis la nuit. Vers onze heures du soir ou minuit, je vais chercher le lait, puis je

me mets en route vers mon quartier de vente. J'ai plusieurs heures de marche : Belleville, c'est quand même loin du centre, surtout avec tous ces travaux ! Partout, des destructions, des constructions, des trous, des pierres, des ouvriers ! Papa dit que l'Empereur veut que Paris soit « la plus belle ville du monde ». En attendant, c'est pas très beau et c'est quand même un sacré désagrément tous ces chantiers, même si ça fait beaucoup de travail pour les ouvriers.

Enfin bref, tous les matins, entre quatre heures et sept heures, je m'installe dans une porte cochère, toujours dans le même quartier, pour vendre ma production. J'ai choisi la Chaussée d'Antin, c'est central et il y a plein d'habitations de gens fortunés. Je vends surtout aux portières des immeubles et aux domestiques des grandes familles. Apparemment, les « classes supérieures » comme dit papa, aiment prendre leur café du matin avec du lait ; donc c'est dans ces quartiers-là qu'on peut gagner le plus d'argent. De temps en temps, quelques messieurs élégants m'achètent un bol de lait, et certains laissent un pourboire. À chaque fois, ils rentrent chez eux ensuite. Je me demande bien ce qu'ils peuvent faire, dehors dans les rues, pendant toute la nuit ?

Quand j'ai vendu toute ma production, je rentre à Belleville, je dors quelques heures, puis je recommence. C'est différent, comme rythme de vie, mais c'est celui que j'ai toujours connu. Et puis, je ne suis pas à plaindre : j'ai un toit, un emploi, une famille, et je mange à ma faim !

Puis l'épidémie de choléra est arrivée. Le choléra, c'est terrible comme maladie. C'est une infection de l'intestin, très contagieuse, qui s'attrape au contact des déchets et des rats, notamment. L'infection provoque des vomissements chez le malade, qui se déshydrate rapidement. Sans être soigné, c'est quasiment impossible de survivre au choléra. Papa l'a attrapé en premier. Forcément, à nettoyer Paris toutes

les nuits, il était très exposé. Tout est allé très vite. Un matin, en rentrant, papa ne se sentait pas bien. On pensait que c'était la fatigue. Et puis, au moment de partir, le soir, il n'allait pas mieux. Maman, qui ne s'était pas sentie bien dans la journée, a dit qu'elle allait rester avec lui et mes frères, qui étaient bien pâlots aussi. Elle a voulu que j'aille travailler, parce qu'on ne pouvait pas perdre toutes nos journées de salaires. Alors je suis partie. Et quand je suis revenue, il n'y avait plus personne. Rien qu'un grand silence.

La voisine, qui m'avait entendue rentrer, est arrivée.

- Ils sont partis, Sidonie...

- Partis ? Mais partis où ? Pourquoi ils ne m'ont pas attendue ?

- Non, Sidonie, ils sont morts. Le choléra...

- Le choléra ? Non, ils étaient un peu fatigués mais ils n'étaient pas malades. D'ailleurs, je n'ai rien, moi !

- Je suis désolée, Sidonie, personne n'a rien pu faire. Le mal les avait sûrement déjà atteints, et l'enfermement dans la pièce a sans doute été fatal...

Ensuite, je ne me souviens plus très bien. Quand je me suis réveillée, j'étais allongée chez la voisine. J'ai beaucoup pleuré, j'ai crié et puis, le soir, les yeux rougis par les larmes, il a bien fallu aller travailler. Je ne pouvais pas perdre mon salaire. J'étais seule, maintenant.